

NOTRE NOUVELLE REINE



AVEC SES DEUX FILLES.

CHRONIQUE

Le vaillant capitaine Bernier, de Québec, qui brûle d'aller découvrir le Pôle Nord et auquel on a refusé les fonds dans son pays, est assuré, paraît-il, de les trouver en Angleterre. Plus de deux cents assauts ont déjà été faits contre ce point fermé de notre globe. Il y a près de deux ans le duc des Abruzzes recevait \$300,000 pour préparer et conduire à la meilleure fin possible une expédition polaire. Le malheureux André n'en reçut que \$60,000.

En 1900 Thomas Grimm, dans un article sur la tentative du duc italien, faisait remarquer que lui et ses compagnons auraient toutes leurs aises, si l'on peut employer cette expression lorsqu'il s'agit d'une résidence où l'on est bloqué par une température de 40 à 50 degrés et davantage au-dessous de zéro. Contre cette température meurtrière, il faut se défendre, mais non passivement, au coin du feu. C'est, au contraire, par une activité essentiellement virile qu'on doit lutter et en se comportant d'attaque contre l'adversaire. Dans ce combat pour la vie, il est nécessaire que l'énergie des hommes soit à tout instant soutenue, maintenue par un commandement intelligent à la volonté duquel tous obéissent. Et cette discipline s'impose d'autant plus impérieusement que l'expédition est dans de meilleures conditions de bien-être. Ce bien-être peut constituer un grave danger et il faut se défier de la séduction d'un milieu factice où, en face de l'implacable hostilité de la nature arctique, on s'amollirait à des semblants de foyer natal. Voici un exemple terrible de cette erreur, continue M. Grimm.

Le gouvernement norvégien a fait établir dans une anse occidentale du Spitzberg, vers le 79° degré, un refuge pour les marins que l'hiver peut surprendre dans ces parages. C'est une solide construction en bois partagée en quatre grandes pièces pourvues d'appareils de chauffage et d'éclairage. Une bâtisse annexe contient la provision de charbon et un matériel de menuiserie avec outillage complet. Des coffres solides enserment de copieuses provisions de viandes salées et fumées, des boîtes de bouillon condensé, des conserves de viandes fraîches et de légumes verts. Des sacs de légumes secs et un vaste silo de pommes de terre complètent, avec de la farine, du gruau, de la graisse, du café, du thé et du sucre, un stock nourricier, — auquel manquent toutefois les boissons spiritueuses, ce qui est une fort sage élimination.

Or, en 1872, deux navires pêcheurs ayant été pris prématurément par les glaces à la fin de septembre, une partie de leurs équipages, soit dix-huit hommes, se rendirent à ce refuge, nommé le Mitterhuk. Ils s'y installèrent, comptant y passer confortablement l'hiver. Au printemps suivant, le navire de l'Etat norvégien chargé de ravitailler cette station y fit escale et ne trouva aux abords du Mitterhuk âme qui vive. Il y avait pour cela une bonne raison. Les 18 hôtes de ce refuge étaient morts et leurs cadavres qui l'encombraient en avaient fait un horrible charnier. Tous ces malheureux avaient péri successivement, victimes du scorbut,

qui est la maladie infectieuse particulière aux habitants des zones tempérées venant affronter les régions du climat polaire.

Jusqu'au dernier jour du dernier survivant, une sorte de journal de bord avait été tenu, qui relatait succinctement les péripéties de ce drame lamentable. La première page contenait un remerciement à la Providence d'avoir permis à de pauvres marins de trouver, sur une terre de désolation, un "véritable paradis" !

Hélas ! ce prétendu paradis n'était qu'un piège de la Mort. Dans les délices de ce leurre perfide, les dix-huit infortunés se laissèrent engourdir aux charmes pernicioeux du bien-être et de l'oisiveté. La stupeur qui résulte d'une inaction prolongée, le dégoût qui bientôt suinte des murs de toute prison, même volontaire, une atmosphère viciée, tout concourait à paralyser la résistance vitale chez des hommes habitués à une rude existence et bâtis pour la lutte. Tous devaient misérablement succomber !

Or, pendant ce même temps, sur la côte opposée, M. Nordenskiöld hivernait avec une soixantaine d'hommes. Une maison de bois avait été construite sur le rivage. Là, comme à Mitterhuk, on pouvait jouir de la chaleur, mais non d'un repos amollissant. Les matelots étaient incessamment à l'œuvre, soit pour percer la glace et y jeter la sonde, soit pour faire des explorations ou pour chasser l'ours blanc. Aucun de ces hommes ne resta inactif et, sauf un qui disparut englouti dans une fissure de la glace, tous furent ramenés vivants et vaillants.

Souhaitons même heureuse fortune à l'expédition du capitaine Bernier — si jamais elle se fait. Puisse-t-il conquérir le pôle et ne point payer trop cher cette conquête en existences humaines.

KODAK.

TOUT EST RELATIF

Latoune, qui, à l'état normal, est en proie à de fréquentes insomnies, sort à peine d'une maladie au cours de laquelle il dormait continuellement.

Un camarade vient le voir et s'informe de son état.

— Oh ! répond Latoune, ça va beaucoup mieux ; je recommence à ne plus pouvoir fermer l'œil.

SA PENSÉE SUPRÊME

La famille Serrepoigne est en chemin de fer.

— Nous sommes perdus... Un train vient sur nous à toute vapeur, beugle tout à coup le jeune Serrelapoigne.

— Nom d'un chien ! s'écrie le père... Et moi qui ai pris des billets d'aller et retour !

BEAUCOUP D'ARGENT

Le voisin. — Votre fils m'assure qu'il y a beaucoup d'argent dans le commerce qu'il fait.

Le père. — Oui, beaucoup. J'en ai mis beaucoup moi-même et je suis prêt à donner une forte somme à celui qui m'aidera à le retirer.

NOTRE NOUVELLE REINE



D'APRÈS UNE AUTRE PHOTOGRAPHIE.